

## MORPHOPOIESE

Michel Bitbol

*Phrèatique*, n°74-75, 1995

Jamais la science (l'épistémè) ne serait née sans une crainte et la démesure de sa conjuration. Crainte héraclitienne de laisser les choses s'égrener en une suite d'éclats, et leurs noms tomber en deçà de la signification dans le bégaiement d'une réflexivité sonore. Démesure parménidienne d'arrêter les battements du temps, de clore l'altérité, de sauver les mots en immobilisant leur dérive dans le tombeau d'un seul. La synthèse platonico-aristotélicienne, accidents inessentiels, essence formelle inaltérée, a dû le pouvoir de fascination qu'elle a durablement exercé à sa complicité retrouvée, sous couvert de thèse, avec le faire athétique de la parole et de la vie. Mais elle a aussi dissimulé longtemps qu'une fois ressentie la commotion de l'éphémère par delà le balisage rassurant des écholalies discursives, aucun compromis ne pouvait tenir lieu de résolution. Il y aurait d'un côté les épousailles mystiques avec ce qui advient, le *vide* accueillant à la présente exception comme aux éternels retours, et d'un autre côté la tension régulatrice vers une saisie ultime qui repousserait l'événement dans la sphère de l'apparence et ne reconnaîtrait plus l'être que comme antonyme du devenir.

Jeté dans l'inquiétude de la médiation, l'homme n'avait de repos à espérer que dans l'acceptation de l'immédiat ou dans la perspective d'une maîtrise conciliatrice de l'absolu. Par le rythme ternaire de sa *Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel se faisait l'écho de cette alternative, mais en l'historicisant, en l'orientant; en assimilant l'inquiétude à un moment, la réceptivité contemplatrice au passé, et la récapitulation dans l'absolu à l'avenir. Il laissait ainsi transparaître que la science occidentale, superficiellement offerte au débat entre instrumentalisme et réalisme à tonalités platoniciennes, entre Bellarmine et Galilée, entre une taxinomie opérante des résultats d'expérience et une géométrie cosmique, ne pouvait cependant *in fine* que subordonner chacun de ses projets à l'exorcisme parménidien du fluent. Les «faits» eux-mêmes, pour justifier le participe passé accompli du verbe «faire», devaient se prévaloir de leur stabilité, de

leur reproductibilité, voire de l'invariance de certaines de leurs constellations par un ensemble réglé de transformations. A l'Ontologie n'était au fond opposée, comme le souligne J. Habermas<sup>i</sup>, qu'une «ontologie du factuel».

## I

Quelle que soit sa tendance et ses inclinations, l'entreprise scientifique se présente donc comme une tentative de parachever la cristallisation dont la langue dissémine le germe. «La science ayant dans le langage trouvé confirmation d'elle-même, dit Mallarmé<sup>ii</sup>, doit maintenant devenir une confirmation du langage». Là où la polysémie vient encore troubler l'assurance d'avoir sanctuarisé une forme en la désignant, l'univocité du sens devient un but. Là où la pureté de la relation signifiante s'altère de l'intervention de déterminants contextuels, l'autonome transparence du signifiant à l'égard de son signifié s'impose comme norme. Là où la dénomination d'un substrat laisse presque entièrement hors de son pouvoir l'impératif multiple des prédicats, les sciences cherchent à s'emparer d'un prédicat unique dont le substrat soit repoussé aux immuables confins (quelque chose comme le *vide* ou le *champ*).

Paul Valéry<sup>iii</sup> reprochait aux passants munis du concept et du vocable «maison» de ne plus voir que la face archétypale de l'édifice, sans se laisser émouvoir par les angles, les ombres, les heures, les nuances de l'aube, le reflet des eaux, les affects attachés à la patine des moëllons. Que dire alors du chercheur scientifique qui, jugeant encore excessives les oscillations du profil de maison autour de son centre de gravité sémantique, cherche à se frayer un chemin vers le «géométral de toutes les perspectives»<sup>iv</sup>, ou bien, faisant silence sur la notion trop humaine d'habitation, décide de ne se préoccuper que de la géologie du tuf, des alluvions, des lignes de forces, des molécules?

Sur la même ligne de confrontation entre signe et perception, Wittgenstein, méditant sur la figure ambiguë connue sous le nom de «Canard-Lapin», concluait: «c'est (...) bel et bien une *signification* que je *vois*»<sup>v</sup>. En l'absence de tout autre foyer de signification que le canard et le lapin dans le parcours de prégnance du tracé, les métamorphoses perceptibles se bornent à un balancement indéfini entre les deux animaux familiers. A la grille discrète du signifiant répond le réseau discontinu des repères du voir. Et, là comme ailleurs,

la tendance des sciences serait plutôt de parachever cette œuvre de stéréotypie de la langue que de l'atténuer: il y avait encore deux descriptions possibles, il n'y aura plus que l'affrontement singulier entre un tableau bidimensionnel de pixels et une procédure de «reconnaissance des formes».

Davantage encore que la projection d'un monde de choses par la parole, la recherche d'un univers de déterminations par les sciences nous rapproche, semble-t-il, de la «blanche agonie»<sup>vi</sup> du cygne de la pensée, du gel répétitif et automatisé de ses opérations, qui surgit, redouté, comme seul terme fatal de son rêve de libération aérienne.

## II

Face à cela, il est aisé de comprendre que la poésie tienne une place privilégiée, inaugurale et exténuée, éminente et méprisée, dans notre aire culturelle. Car la poésie, on le sait, entretient un double rapport, d'origine et de dénonciation, avec le rituel communautaire de la langue.

Origine: «Le langage est de la poésie fossile»<sup>vii</sup>, un ressac sonore durci par les impératifs de l'échange, un réseau mobile de métaphores minéralisé en mosaïque de clichés. Origine encore: les pétrifications phonético-syntaxiques n'étant jamais complètes, parce qu'elles ne font que recouvrir tant bien que mal les éruptions de la vie expressive, des dérives tectoniques s'amorcent, avec pour acteur une sorte de poésie sociale incandescente qui, refroidie par la répétition, transforme l'impropriété en règle.

Dénonciation ensuite: en recueillant les moments articulatoires des traités de poétique de Jean Cohen<sup>viii</sup>, on trouve que la poésie c'est l'anti-prose, le vers l'anti-phrase, la rime l'exacerbation des ambiguïtés homonymiques, la strophe et ses chutes l'éclatement de la structure du discours, leur norme l'anti-norme du langage naturel. Il suffit à René Char de demander à sa manière corrosive: «la réalité sans l'énergie disloquante de la poésie, qu'est-ce?»<sup>ix</sup> pour laisser entendre que son premier effort consistera à en rendre dé-raison.

Avec la poésie, le sens, autrefois détaché du vocable par l'arbitraire du signe, a réadhéré aux flâneries harmoniques. Sa pureté, prétendument indifférente aux traductions comme aux évolutions, s'est troublée en reprenant contact avec la matière vibratoire des assonances. A l'idéal de la transparence est opposé celui de la

translucidité; au verre blanc intègre de la phrase, le vitrail démembré de l'enjambement. Ne s'agit-il pas pour le poète, ainsi qu'y invite R. Juarroz<sup>x</sup>, de

*«briser aussi les mots,  
comme s'ils étaient des alibis face à l'abîme»?*

Plus d'oscillation de métronome autour de la face de la maison, du canard au lapin et du lapin au canard, mais une effraction minutieuse du rythme d'où peuvent surgir les architectures funambules comme les bestiaires médiévaux. Au système saussurien des différences, la poésie a substitué pour cela le jeu pervers des chevauchements; à la ligne dénotative, les courbes et les nœuds de la connotation. Le seul moyen, le moyen de poète, de fragmenter les mots, est de les faire entrer en fusion dans le creuset du vers, en vue de ce «grand œuvre» dont Yves Bonnefoy<sup>xi</sup> attribue le dessein à l'alchimiste Mallarmé.

### III

Présentée de cette façon, l'opposition de la science et de la poésie de part et d'autre de l'axe de la langue paraît irrémédiable. Une science qui exacerbe asymptotiquement la solidité de la référence et de la prédication, face à une poésie dont l'impulsion, de plus en plus frénétique à mesure que le projet réciproque s'affirme, revient à involuer la parole en deçà du baptême, par immersion dans les fluides du commencement. Comment se surprendre après cela du sentiment d'échec qui a entouré, étape après étape, la réalisation de *l'Idée* mallarméenne, en une fin de dix-neuvième siècle où la science, antérieurement oraison, s'était faite idéologie?

Mais à l'examen plus attentif, la raison de l'aveu d'impuissance du poète se déplace. Le voisinage des sciences a pu pousser le genre lyrique à son paroxysme, mais pas à sa chute: celle-ci vient de ce que le vers, cet «(...) élément nouveau (...) nu et dévorant ses propres mots»<sup>xii</sup>, était condamné par le locuteur docile de la langue à les régurgiter. Une fois réextrait de la forge du sonnet, l'écu lexical retrouvait à peu de choses près sa valeur d'échange. Et aux rares moments où le poète parvenait par sa seule force à déplacer d'un pas infime l'attracteur grammatical, c'était pour en faire un nouveau canon dont il fallait à nouveau se défaire. Solitude, donc, face à l'influence du corpus linguistique, et responsabilité écrasante, seulement partagée avec le philosophe-thérapeute wittgensteinien, d'éveiller la

communauté parlante hors de son hypnose résignée. A ce moment de crise (c'est-à-dire de décision) la tâche de la *poiésis* n'a plus qu'à concéder sa rétrogradation au rang de divertissement émotif d'une humanité vouée à se faire l'auxiliaire de ses propres automates, ou à se trouver un allié inattendu ... dans les sciences; ces sciences mêmes dont tout semblait la séparer jusqu'à l'écartèlement.

Je ne joue pas là l'air facile du paradoxe. Simplement, pour voir en quoi les sciences ménagent effectivement l'espace de déploiement d'une poésie redevenue *législatrice du monde*<sup>xiii</sup>, il faut avoir perdu jusqu'aux pompes de la foi scientifique. Il faut s'être rendu compte que l'unique *convergence* avérée des sciences dans l'histoire est d'ordre quantitatif ou formel; qu'aucune «sphère des fixes» de concepts, de représentations, ou de *modèles*, n'a pu se dégager au fil des révolutions scientifiques. Et qu'en ce creux d'indécision (de double *sous-détermination*, des théories par l'expérience, et des «interprétations» par la théorie), un appel est lancé à une direction extrinsèque. C'est peut-être ici, dans l'après-venue trop ouverte des tables rases révolutionnaires, que s'étend le site d'intervention de la création poétique. Une intervention dont René Char esquisse les modalités: «A chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir»<sup>xiv</sup>. A chaque heurt de la déduction contre le contradictoire ou l'inattendu, le poète générique, protéiforme (dont le poème n'est pas nécessairement le métier), réagit par une nouvelle poussée de propositions. A chaque vacuité de l'aboutissement déductif, par une plénitude imaginative.

#### IV

Mais cela ne caractérise pas encore de manière assez explicite l'emprise potentiellement considérable de la poésie sur l'angle mort de la précision scientifique. Pour y parvenir, un autre signe déposé par René Char va nous guider: «Etre poète, c'est avoir de l'appétit pour un *malaise* dont la consommation, parmi les tourbillons de la totalité des choses existantes et pressenties, provoque, au moment de se clore, la félicité»<sup>xv</sup>. Lorsque le poète écarte le rideau des mots, ce n'est pas, ce n'est *plus*, pour entrer dans l'empyrée d'un arrière-verbe à la vérité éclatante. La «notion pure» de Mallarmé, ce dernier souffle de l'essence, a depuis longtemps cessé de briller pour lui de ses reflets tentateurs. Sous les mots, il s'essaie seulement à recevoir l'avant-

langue nue et étouffante, la tension brute de ce qui veut venir à la parole, le malaise fécond où rien n'est mais où frémit le possible. Ainsi que l'indique Maurice Merleau-Ponty<sup>xvi</sup>, l'intention signifiante dans ses premiers bruissements ne se compare qu'à un manque, à une privation, auxquels la langue et la culture ne proposent que l'éventail restreint de leurs remplissements interchangeables. Le seul moyen de *dire* quelque chose qui n'ait jamais été entendu consiste dès lors à accepter une coexistence longue et à l'issue incertaine avec le manque; à se garder de l'apaiser trop précocement. «Le vers ne doit donc pas, là, se composer de mots mais d'intentions (...)»<sup>xvii</sup>, insiste Mallarmé. Il est l'expression verbalisée d'un désir de verbe insatisfait et intentionnellement ajourné.

Un succès, nécessairement partiel en raison de la finitude de la langue, peut cependant venir récompenser la patience du poète dans son corps à corps avec l'absence. A quoi se reconnaît-t-il? Sans doute à cette sorte de certitude inquiétante et chaude qui envahit la jeune Ursule Mirouët de Balzac lorsqu'après avoir décrit en ces termes les désordres de son corps: «(...) il m'a monté je ne sais d'où, comme une vapeur par vagues au cœur, au gosier, à la tête, et si violemment que je me suis assise. Je ne pouvais tenir debout, je tremblais», elle reçoit en échange l'orientation d'un jugement identificateur: «ce qui t'arrive, c'est l'*amour*, ma fille». Avant le mot (amour), un conflit somatique, une trémulation privée de la maturité de l'acte; après le mot, une direction (qui pourrait s'avérer définitive) dans la conduite de l'existence. Et quand ce mot, justement, n'est *pas* disponible dans la langue? Vient le vers, ce «mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire»<sup>xviii</sup> que le poète a pour mission de déposer en un site stratégique et organisateur des tensions, des malaises, et des manques dont il est le commensal.

Il serait pourtant encore réducteur, et peu générateur de points de contact avec les sciences, de s'en tenir à ce champ de compétence traditionnel de la poésie: le sentiment. Les tensions et contraintes qui excavent le désir de parole se rencontrent ailleurs; en marge de la perception, par exemple. Peirce s'en est préoccupé avec tact, sans commettre l'impropriété de faire jouer un rôle discursif à l'ineffable sensation. Tout ce qu'il y a selon lui à en dire, et que condense Habermas<sup>xix</sup>, se réduit à ceci: la «contrainte» de l'immédiat senti «(...) est l'occasion de constituer la réalité sous forme d'énoncés vrais; elle ne fait pourtant pas partie elle-même de la réalité». L'immédiat (la

priméité) n'est rien de ce qui s'énonce ni de ce qui se nomme, mais «cela» pose le filet des contraintes auquel chaque énoncé, s'il prétend à la validité, doit faire droit, et dans lequel chaque nom d'objet, s'il prétend délimiter un secteur du monde selon un critère pertinent de découpage, doit s'insérer en tant que point nodal. Le nom, l'énoncé, et les règles d'action qu'ils impliquent, sont autant de lames d'équilibre ou de coulées contenues, dans l'orage des contraintes pré-verbales. Le canard, le lapin, sont les deux optimums qu'une culture et une langue désignent pour résoudre l'ivresse du parcours d'une ligne sinueuse.

Le poète, par conséquent, outre les sentiments, peut se voir sommé de serrer, par la dénomination, de nouveaux nœuds-objets dans le réticule des contraintes «primaires». Ne plus savoir mener à bien cette tâche, s'en tenir au sédiment que des poètes immémoriaux ont déposé dans la langue, c'est commettre selon Rorty l'«Oubli de l'Être» heideggerien. «Cet oubli est la raison pour laquelle nous, occidentaux, tendons à penser que les poètes font référence aux mêmes étants traditionnels à travers de nouvelles descriptions métaphoriques et floues, au lieu de penser aux actes poétiques comme aux ouvertures originelles du monde; des actes qui font venir à l'être de nouveaux genres d'étants»<sup>xx</sup>.

## V

Les sciences, si elles s'en tenaient à opérer l'ultime clôture déterminative de référents déjà présents avant elles, seraient le parachèvement de l'oubli, l'eau de Léthé d'une humanité en quête d'anéantissement créateur. Mais, à leur corps défendant peut-être, c'est une tout autre œuvre qu'elles ont fini par accomplir. Le système réglé de leurs déterminations (la théorie) a acquis l'autonomie à l'égard du système pré-compris des références. La prétention à la vérité de la théorie s'est rendue indépendante des présupposés ambiants concernant la nature des objets sur lesquels portent ses caractérisations<sup>xxi</sup>. Dans la mesure même où leur maille déterminative s'affine, les sciences offrent ainsi un nouveau terrain libre à la refonte poétique (/poiétique) de l'univers des étants.

La raison n'en serait-elle pas qu'en procédant à l'étoilement d'une langue auparavant ambivalente en mots-nombres ou mots-formes rendus univoques, les chercheurs scientifiques sont parvenus discrètement, pas à pas, à tracer l'*indice* de ce qui ne peut se dire: le

champ de contraintes de l'avant-dire? Deux exemples suffiront à étayer cette interprétation.

Le canard-lapin, d'abord. Sa décomposition en tableau de pixels a certes eu pour première conséquence de remplacer le balancement obsédant des deux vocables, propre à notre langue vernaculaire et à notre culture, par une liste d'affirmations numériques tranchées. Mais en déterminant la figure localement, point par point, l'analyse résolutive a du même coup fait silence sur la détermination globale. Elle a seulement conduit à expliciter les contraintes auxquelles devrait répondre chaque *Gestalt* projetée à partir de n'importe quel arrière-plan historico-linguistico-culturel (ou de son algorithmisation dans un programme de reconnaissance des formes) pour être géométriquement pertinente. Tout en réduisant la latitude graphique, le procédé du tableau de pixels a en définitive ouvert la boîte de Pandore des identifications holistiques possibles, le ventre de *Tiamat* des chimères, des monstres, des métamorphoses, et des réalités virtuelles.

Second exemple: l'histoire de la physique. De Descartes à Newton s'est perdue la dignité de ce que le second nomme une «hypothèse». C'est-à-dire d'un système explicatif intégral par figures et mouvements dont la validité exclusive repose sur la double certitude du Cogito et d'un Dieu garant de l'adéquation du clair et du distinct. Le système du monde de Newton n'est plus, quant à lui, que la description légale des forces (ou contraintes) qui unissent les corps et restreignent leurs mouvements. Au regard de ce système de contraintes, les grandes «hypothèses» représentatives néo-cartésiennes visant à «expliquer» les actions à distance par effets de contact géométrico-cinématiques restent à coup sûr *possibles* (si elles parviennent à se couler dans le jeu de ses limites); mais en aucun cas elles ne sont *certaines*. Le géomètre cartésien, sans être récusé, a vu son pouvoir d'impulser la forme multiplié à l'excès par le déficit d'ambition d'une mécanique newtonienne comprise comme exposé dépouillé des attractions et répulsions. Cette plurivocité l'a fait *poète*.

La libération est cependant incomplète. Car les contraintes de la mécanique classique s'exercent (ou peuvent encore s'exercer) sur des *corps matériels*, c'est-à-dire sur le socle somatologique de l'ontologie spontanée du langage courant. L'opération de transmutation poétique est dès lors sommée de s'arrêter au seuil de cette paroi impénétrable en laquelle Newton voyait le trait distinctif des corps. Le poète, législateur et fondateur des tourbillons du monde, n'a pas pu accéder



en cette fin de dix-septième siècle à la démiurgie de faiseur d'étants qu'aurait impliqué le *ressouvenir de l'Etre*.

C'est la mécanique quantique qui lui en offrira l'opportunité. La mécanique quantique, avec l'immense étendue blanche qu'elle a laissée depuis plus de soixante dix ans sur la page de qui aurait voulu indiquer *de quoi* elle parle. La mécanique quantique minimale, restreinte à un système formalisé de contraintes qui ne régit plus, par délégation, le mouvement des corps, mais, par incarnation, les opérations instrumentales et les résultats d'expériences. La mécanique quantique quintessenciée en son formalisme prédictif; en ce symbolisme remarquablement apte à traduire impossibilités et degrés de possibilités, obstacles et tensions de l'action expérimentale, mais muet ou déroutant au sujet de *ce sur quoi* s'exerce l'action. La mécanique quantique conquérante d'une nouvelle aire d'avant-parole.

- 
- <sup>i</sup>J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, Gallimard, 1976
- <sup>ii</sup>S. Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Poésie-Gallimard, 1976, p. 381
- <sup>iii</sup>P. Valéry, *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Gallimard, 1897
- <sup>iv</sup>M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945
- <sup>v</sup>L. Wittgenstein, *Remarques sur la philosophie de la psychologie I*, TER, 1989, §869
- <sup>vi</sup>S. Mallarmé, *Le vierge, le vivace, et le bel aujourd'hui*
- <sup>vii</sup>J.L. Borges, cité par R. Juarroz, *Poésie et réalité*, Lettres vives, 1987
- <sup>viii</sup>J. Cohen, *Structure du langage poétique*, Flammarion, 1966; *Traité de Poétique*, José Corti, 1994
- <sup>ix</sup>R. Char, *Sur la poésie*, Guy Lévis Mano, 1979
- <sup>x</sup>R. Juarroz, *Poésie et réalité*, op. cit.
- <sup>xi</sup>Y. Bonnefoy, in: S. Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, op. cit.
- <sup>xii</sup>S. Mallarmé, *A E. Verhaeren, Avril 1891*
- <sup>xiii</sup>Shelley, *Défense de la poésie*
- <sup>xiv</sup>R. Char, *Sur la poésie*, op. cit. p. 15
- <sup>xv</sup>ibid. p. 13
- <sup>xvi</sup>M. Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie*, Gallimard, 1960
- <sup>xvii</sup>S. Mallarmé, à H. Cazalis, octobre 1864
- <sup>xviii</sup>S. Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, op. cit. p. 252
- <sup>xix</sup>J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, op. cit., p. 135
- <sup>xx</sup>R. Rorty, *Essays on Heidegger and others*, vol. 2, Cambridge University Press, 1991
- <sup>xxi</sup>Voir A. Fine, *The shaky Game*, The University of Chicago Press, 1986; M. Bitbol, «Quasi-réalisme et pensée physique», *Critique* n°564, Mai 1994; M. Bitbol, «L'aveuglante proximité du réel», *Critique* n°576, Mai 1995.